



TRANS

# LES RISQUES DE L'EXCLUSION

Istocphoto

## IDENTITÉS

Un ingénieur, né femme. Une prostituée, née homme. Un retraité, travesti à l'occasion... La lutte contre le sida peut-elle s'adresser à «la» population des transgenres, comme elle a su mobiliser les gays ou les usagers de drogues ? Les «transidentités» sont suffisamment variées pour en douter. La prévalence du VIH reste d'ailleurs incertaine pour ce groupe – catastrophique chez les travailleuses du sexe, commune chez les plus insérés ? Les trans ont néanmoins des vulnérabilités spécifiques face au VIH. Si les prostituées sont tout particulièrement exposées, les transgenres demeurent, trop souvent, des parias dans nos sociétés. Et l'exclusion, une fois de plus, offre au VIH un bouillon de culture propice – être désigné «malade mental» n'incite pas nécessairement à se protéger... En outre, la prise d'antirétroviraux peut être plus complexe avec des traitements hormonaux. Qu'ils soient militants ou rangés, les trans partagent bel et bien une situation commune face au VIH. Il leur resterait à se forger une communauté, pour faire front, à leur tour, contre le virus. En France, cette «approche communautaire» est encore en construction. Voire illusoire ? Les transgenres veulent changer leurs identités. Pas forcément se figer dans leurs transidentités.

Olivier Bonnin

### Le sens des mots

Si le phénomène du transsexualisme n'est pas récent, les mots pour le dire ont évolué au fil du temps et de l'approche médico-sociale. David Cauldwell, sexologue américain, utilise le terme «Psychopathi Transsexualis» dans sa publication éponyme en 1949. Ce que le psychologue Harry Benjamin traduira par transsexualisme en 1953 : le sentiment d'appartenir au sexe opposé et le désir d'une transformation corporelle. Le terme transsexualisme implique le « passage » d'un état à l'autre, une recherche de conformité entre l'identité de genre et la morphologie. Le transsexuel peut donc être HvF (homme vers femme) ou FvH (femme vers homme). Cette réassignation de genre n'a pas de lien avec la sexualité : une personne transsexuelle peut être homo, hétéro, bi, voire pansexuelle ou asexuelle. Progressivement, avec l'apport du féminisme et des réflexions sur les questions de genre, le terme « transgenre » tend à être préféré\*. Il englobe des comportements variés : les travestis, qui ont conscience d'appartenir à leur sexe biologique mais s'habillent avec les vêtements du sexe opposé ; les transsexuels ; et les transgendéristes qui veulent simplement changer de sexe social.

Le terme « transgenre » désigne ainsi toutes les personnes qui transgressent les frontières du genre, et il permet d'appréhender la dimension de l'identité sexuée, sans renvoyer à un diagnostic psychiatrique. En effet, le transsexualisme reste inscrit aujourd'hui sur la liste des maladies mentales de l'OMS...

Christelle Destombes

\* Il n'y a pas vraiment de consensus sur les termes, comme il n'y a pas d'identité commune aux trans... Les définitions sont alors politiques. Cf. [http://www.sts67.org/html/gloss/fr\\_glossaire.html](http://www.sts67.org/html/gloss/fr_glossaire.html)

## RECHERCHE

# UN SUJET D'ÉTUDES FRÉMISSANT

Après l'étude du Crips-Act Up parue en juillet dernier et un chapitre dans le rapport Yéni 2008, les trans deviennent enfin un sujet d'étude en France. Ce retard vis-à-vis d'autres pays européens est préjudiciable au développement de programmes de prévention spécifiques à destination d'une population hétérogène qui reste mal connue.

**E**n juin 2007, le Crips Ile-de-France organisait, avec Act Up, une journée de réflexion sur les enjeux de santé des personnes trans. Pour préparer cette journée et devant la rareté des données disponibles en France, le Crips et Act Up ont réalisé une étude, "Transsexuel(le)s, conditions et style de vie, santé perçue et comportements sexuels" avec la collaboration de France Lert de l'Inserm<sup>(1)</sup>. Menée sur Internet pendant un mois, elle avait pour ambition de toucher une population «cachée», qui «ne se reconnaît pas dans les associations de transgenres ni ne se revendique d'une identité commune», selon les termes de France Lert... Objectif largement atteint, l'étude révélant une population très diverse, avec des problématiques de santé à approfondir: prévalence du VIH de 5,7%, surconsommation de drogues illicites et de psychotropes, pratiques à risque et discriminations... Pour l'heure, le Crips a abandonné le sujet. Mais Alain Giami, chercheur à l'Inserm, s'est vu confier par la DGS une enquête sur la sexualité des trans.

## Quelle population ?

Un des premiers obstacles à la réalisation d'études est l'inexistante statistique... Alain Giami se heurte à cette difficulté: «Nous disposons de quelques statistiques médicales, mais qui ne représentent pas la diversité de la galaxie trans». Sans population de référence, difficile de produire des travaux représentatifs. Des chiffres circulent, élaborés à partir des projections réalisées dans d'autres pays. Aux Pays-Bas, où la loi permet depuis 1985 de faire reconnaître son changement d'état civil, les chercheurs fondent leurs statistiques sur la réassignation de sexe. En 1992, la Free University Hospital d'Amsterdam indiquait une prévalence de 1 pour 11900 hommes et de 1 pour 30400 femmes<sup>(2)</sup>.

Les Français s'en inspirent très diversement. L'Association pour le syndrome de Benjamin (ASB) calcule ainsi: «Le syndrome de Benjamin est rare, en France, il concerne environ 5000 personnes selon des statistiques extrapolées des Pays-Bas.» Laura Leprince, déléguée aux questions de genres de HES<sup>(3)</sup>, estime que 20000 à 30000 personnes seraient concernées ou en attente d'une démarche médicale, notamment une hormonothérapie. Et Act Up, qui dispose d'une commission Trans depuis le début des années 2000, pense qu'il s'agit plutôt de 50000 à 60000 personnes<sup>(4)</sup>...

## Trans = prostitution, un impossible raccourci

Deuxième écueil, la trop grande attention portée au travail sexuel. Nombre d'études européennes et nord-américaines concernent en effet les aspects VIH et santé chez les transsexuelles prostituées. Il existe peu de données en France, si ce n'est la recherche-action menée par Camille Cabral du Pastt en 1993, auprès de «transsexuels et travestis prostitués à Paris»<sup>(5)</sup>. Réalisée avec le soutien de l'Agence française de lutte contre le sida, l'étude ne fournit pas de chiffre sur la prévalence du VIH. Hors de nos frontières, les résultats sont très variables. Un article publié par Aids and Behaviour en janvier 2008<sup>(6)</sup> conclut d'une analyse de la littérature que la prévalence VIH moyenne serait de 27,7%, avec un écart de 16 à 68%, et que les HvF afro-américains connaissent des taux d'infection supérieurs aux blancs ou aux hispaniques. Pourtant, les acteurs de la prévention que sont le Pastt ou le groupe prévention en milieu migrant d'Arcat connaissent la situation de l'épidémie chez les trans. Mais ils s'opposent à la divulgation des chiffres. «Il y a certes une contradiction entre refuser de donner les chiffres de prévalence et vouloir prendre en compte les besoins de santé des personnes trans, assume Miguel Ange Garzo, psychologue clinicien d'Arcat. Mais il faut aussi éviter le raccourci trans = prostitution.» Même réticence du côté du Pastt, qui communique ses résultats à la Dass de Paris, mais pas aux médias...

## Urgence

«Il est nécessaire de mener des études épidémiologiques pour déterminer le nombre de personnes trans, leur profil sociodémographique et connaître la prévalence du VIH parmi elles», plaide François Berdougo, ex-membre de la commission Trans d'Act Up<sup>(7)</sup>.

Les choses évoluent doucement... Ainsi, le ministère de la Santé organise depuis octobre 2008 des réunions informelles sur le transsexualisme, à l'initiative de Roselyne Bachelot. Y assistent des membres de la Haute autorité de santé (HAS), de la Direction générale de la santé (DGS), de l'Inserm, des associations (Act Up, Arcat, le Crips, le Pastt...) et des représentants de la Fédération des centres LGBT. Selon Ronan Le Joubiou, conseiller technique au ministère, il s'agit d'une phase d'écoute, dans le but de comprendre les positions des trans face à diverses problématiques : dépsychiatisation, lutte contre le VIH, etc. « *Le rôle du cabinet, c'est d'écouter. Peut-être que de ces discussions naîtront des recommandations*, explique M. Le Joubiou. *Mais pas avant d'avoir vu le rapport de la HAS* » (lire page 26). Quant aux associations, elles militent pour la réalisation d'études épidémiologiques, l'étude des interactions entre ARV et hormonothérapies via l'ANRS, la formation des personnels socio-médicaux à l'accueil des trans, la prévention et la réduction des risques. Pour Miguel Ange Garzo, « *ce groupe de travail pourrait être un tournant décisif pour la question des trans. Les intentions sont bonnes, mais il est difficile de trouver un consensus... De toute évidence, les associations pourront tenter de se saisir seules de la question des cohortes auprès de l'ANRS.* »

### Foisonnement d'études

On attend également l'enquête sur la sexualité des trans d'Alain Giami, dont la première phase, basée sur une démarche anthropologique et qualitative, a débuté. La seconde phase, une fois le budget de la DGS reçu, proposera un questionnaire proche de celui utilisé dans les enquêtes de sexualité générale<sup>(8)</sup>, pour pouvoir établir des comparaisons. « *Mon étude est plus sexualité que sida, le sujet de l'activité sexuelle des trans étant tabou. Beaucoup de personnes pensent que le problème des trans est lié principalement à la question de l'identité, et pas à la sexualité. Pourquoi ne pourrait-on pas connaître leurs comportements sexuels ?* » L'étude devrait également approfondir la question de la vulnérabilité des trans face au VIH, afin de déterminer d'une part s'ils constituent « *un groupe à risque* » exposé de façon homogène au risque d'infection à VIH par rapport à la population générale et aux autres « *groupes à risque* » ; ou si, du fait de leur diversité, on pourra identifier des segments de cette population plus vulnérables au VIH. Enfin, la question de l'accès aux soins sera examinée, notamment l'impact de la stigmatisation transphobe. Des résultats préliminaires devraient être disponibles fin 2009.



© Presscode / Loïc Baillet

## IL RESTE DIFFICILE DE S'ADRESSER À LA DIVERSITÉ DE LA POPULATION TRANS

Parallèlement, les associations HES et le Mag<sup>(9)</sup> lancent une étude en ligne sur les jeunes trans et le système éducatif français, ainsi que sur la prévalence des idées suicidaires parmi cette population<sup>(10)</sup>. Destinée aux moins de 27 ans, cette étude part du constat que de plus en plus de jeunes trans viennent frapper à la porte du Mag, et que si les trans sont une population peu étudiée en France, les jeunes trans le sont encore moins. « *La population trans se rajeunit*, explique Laura Leprince, *et le Mag nous permet, entre autres, de nous adresser à cette population. Les gays et les lesbiennes ont mis du temps pour mesurer le lien entre population fragilisée et tendances suicidaires. Nous allons nous focaliser sur les difficultés rencontrées par les jeunes trans à l'école, leur parcours dans le monde éducatif et identifier les périodes dépressives.* » Comme souvent à HES, ce travail doit servir de base à un argumentaire porté auprès des parlementaires socialistes pour renforcer la lutte contre la transphobie. L'année dernière, HES avait initié une étude sur la transparence, en prévision de la révision des lois de bioéthique en 2010. HES souhaiterait faire évoluer le regard des juges sur les trans déjà parents et permettre aux plus jeunes d'aborder des projets parentaux, via l'adoption, l'insémination et la PMA...

Des données concrètes devraient donc être disponibles bientôt pour permettre de développer des actions de prévention adéquates. Cependant, il reste difficile de s'adresser à la diversité de la population trans, et les chercheurs, qui souhaitent une vision stratégique, craignent que les multiples initiatives se phagocytent. ■

**Christelle Destombes**

(1) BEH 27, 1<sup>er</sup> juillet 2008, [http://www.invs.sante.fr/beh/2008/27/beh\\_27\\_2008.pdf](http://www.invs.sante.fr/beh/2008/27/beh_27_2008.pdf) cf. JDS n° 208, août 2008.

(2) Ces chiffres servent encore de référence à la World Professional Association for Transgender Health, [www.wpath.org](http://www.wpath.org)

(3) Commission trans d'Homosexualités et socialisme : <http://www.hes-france.org/spip.php?article250>

(4) <http://www.actupparis.org/article2454.html>

(5) BEH 20, 24 mai 1994, [http://www.invs.sante.fr/BEH/1994/20/beh\\_20\\_1994.pdf](http://www.invs.sante.fr/BEH/1994/20/beh_20_1994.pdf)

(6) AIDS and Behaviour, Estimating HIV Prevalence and Risk Behaviors of Transgender Persons in the United States: A Systematic Review, <http://www.springerlink.com/content/e5k4561uw5x10393/fulltext.html>

(7) Trans : les oubliés-e-s. Transcriptases, n° 129, automne 2006.

(8) cf. Enquête sur la sexualité en France : pratique, genre et santé, coordonnée par Nathalie Bajos et Michel Bozon. Paris, La Découverte, 2008.

(9) Mouvement d'affirmation des jeunes gais, lesbiennes, bi et trans.

(10) <http://www.hes-france.org/spip.php?article357>

## PORTRAIT

SAMUEL

**La possibilité d'un "il"**

Ne pas être où on l'attend... Etre mille visages et n'en offrir qu'un seul. Totalement sincère et pourtant insaisissable. Parler des trans sans trop vouloir parler de lui. Dire un prénom qui n'est pas le bon... Samuel ne veut pas tant échapper aux autres qu'aux genres. « *La société est comme un jardinier qui coupe des buissons en forme d'hommes et de femmes, parfaits pour s'emboîter. Je trouve insupportable de se faire tailler comme ça !* » Pas de risque de ce côté-là, Samuel se sculpte lui-même. A 29 ans, ce prof de français d'un lycée francilien se définit transsexuel et transgenre, puisant très tôt son désir protéiforme dans l'imaginaire de la littérature. « *Jusqu'à 15 ans, je dévorais les livres, je m'identifiais aux personnages. J'étais tour à tour un grand black de 35 ans ou une petite fille de quatre ans. Je voulais sortir de cette prison du genre dans lequel on nous enferme. Je me suis senti dans l'anormalité devant cette invention homme/femme.* » Dès lors, Samuel n'aura de cesse de redistribuer les cartes.

**Homme ou femme, ce n'est pas son genre**

Sa vie, il la décline dans une gamme de « je » : née fille, il vit pendant cinq ans une relation avec un homme, puis rencontre des femmes, se revendique ensuite « *gouine subversive* », un brin déjantée, couchant aussi bien avec filles et garçons. « *J'avais les cheveux blancs, des piercings, je parlais fort et j'ouvrais galamment la porte aux mecs pour échapper aux étiquettes classiques apposées aux genres.* » Aujourd'hui, s'il se définit comme « *FvH* »\*, Samuel se joue des barrières entre le féminin et le masculin, aime sortir

aussi bien avec des femmes que des hommes, hétéros ou homos. « *J'ai découvert la transsexualité à 20 ans sur Internet. J'avais laissé mes bouquins pour tirer partie de mon corps de fille. J'étais plutôt belle, mais j'en avais marre qu'on ne pense qu'à me baiser. Je me suis dit que c'était mieux d'être un mec car on est en haut de la pyramide. Je voulais savoir ce qu'était ce corps.* » Samuel en fera vite l'expérience lorsqu'il sentira, devenu garçon par traitement hormonal, les mères laisser moins courir à lui leurs enfants dans la rue, les femmes croisées tard le soir presser le pas. « *J'ai beaucoup de mal à rencontrer des femmes hétéros, confie-t-il. La transsexualité offre moult possibilités, mais elle ne cor-*

*respond pas forcément à ce que les autres attendent.* » Une sexualité rarement prise en compte par la prévention. « *Les pratiques sont ignorées, les trans prennent plus de risques que les autres.* »

**Transparent ?**

Longiligne, blond, voix grave et mains délicates, Samuel semble être un adolescent trop vite mûri, refusant que l'identité et l'esprit s'effacent face au corps. « *C'est hyper jouissif d'imposer aux autres de t'appeler autrement, de reprendre les rennes sur ton éducation de fille.* » Mais inutile de s'aventurer sur ce terrain. D'emblée, il précise qu'il ne répondra pas aux sempiternelles questions sur son prénom d'origine, ni sur ses relations familiales. Tout juste lâche-t-il : « *Je n'ai pas laissé le choix à mes parents.* » Le défi de son être fait fi du regard des autres. « *Je n'avais pas d'autre alternative que d'être trans. Je ne voulais être ni une femme ni un homme.* » Au lycée, ses élèves se moquent gentiment : « *Monsieur, vous êtes une meuf ? On sait bien que vous n'êtes pas une tapette !* » Samuel, sans rien cacher ni dévoiler, leur enseigne à travers des textes choisis le respect de la différence.

Depuis deux ans, il suit uniquement son traitement hormonal. Un choix guidé par un rêve. « *J'ai toujours voulu avoir un enfant. Je ne veux être ni mère ni père, mais être un parent.* » Il n'oublie pas cependant sa position privilégiée. « *Je suis blanc, français et j'ai la sécurité de l'emploi. Je pense à beaucoup de trans qui sont exclus, séropositifs... Le vrai combat aujourd'hui n'est pas la transsexualité, mais la transphobie.* » ■

**Dominique Thiéry**

\* Femme vers homme.



© Dominique Thiéry

INTERVIEW

## “Des hormones à adapter aux antirétroviraux”

Testostérone, pour devenir homme ; œstrogène et anti-androgène, pour devenir femme... Les hormones utilisées par les trans pour transformer leur corps sont-elles compatibles avec une trithérapie ? Entretien avec le Dr Nicolas Hacher, endocrinologue dans l'ouest de la capitale.

### Pour les trans « homme vers femme » (HvF) touchés par le VIH, que sait-on aujourd'hui de la compatibilité des hormones avec les antirétroviraux ?

Deux œstrogènes existent : l'éthinylœstradiol, et l'œstradiol 17 bêta. Ils se ressemblent, mais en fait, c'est le jour et la nuit ! L'éthinylœstradiol est un œstrogène de synthèse. Il est utilisé par exemple dans la pilule contraceptive, mais à doses très faibles, ce qui ne pose presque pas de problème. Il fut un temps, en France, où les médecins l'utilisaient avec les trans. Mais il est alors redoutable. Car chez les transsexuelles non opérées, il est associé à une hormone anti-androgène, l'Androcur<sup>®</sup> (1) : il augmente alors énormément les risques cardiovasculaires et thromboemboliques (2), surtout chez les fumeuses, et après 40 ans. Véritablement, l'éthinylœstradiol, il faut le bannir.

### Qu'on ait le VIH ou pas ?

VIH ou pas. *A fortiori* pour la population atteinte par le VIH, car elle est plus vulnérable sur le plan cardio-vasculaire. Il n'y a rien d'anodin quand on manipule les hormones. Il y a cette idée reçue selon laquelle en augmentant la dose, on augmenterait l'efficacité... En fait, pas du tout, c'est le temps d'exposition à une dose d'hormones qui va permettre d'obtenir la masculinisation ou la féminisation souhaitées. Par exemple, il faut deux ans pour arriver à une pleine maturité mammaire. Ce n'est pas en boostant les hormones qu'on va y arriver en trois mois. Il faut se méfier de l'automédication, être prudent. *A fortiori* quand on est touché par le VIH.

### Les trans peuvent-elles encore se procurer cet éthinylœstradiol en France ?

Absolument, par Internet, ou en pharmacie, même s'il n'est pas en vente libre. Quand on voit marqué "éthinylœstradiol", il faut refuser ! Car on a une alternative : l'œstradiol 17 bêta. C'est une copie exacte de l'œstrogène naturel. Il est disponible sous forme de comprimé, mais également sous forme de patch, ou de gel. Chez celles qui fument ou ont plus de 40 ans, on conseille plutôt l'usage du gel ou du patch ; cela étant, la différence est très mince. Et associé à l'Androcur<sup>®</sup>, il ne pose aucun problème.



© Olivier Bonnin

### Et en cas de VIH ?

Se pose alors la question de l'association des hormones aux ARV, et particulièrement aux inhibiteurs de protéase (IP), tels que Ritonavir<sup>®</sup>, Efavirenz<sup>®</sup>, Indinavir<sup>®</sup>... En effet, le foie joue un rôle dans la transformation, l'élimination et la régulation des médicaments. Or ces IP peuvent empêcher le foie d'agir sur l'élimination des médicaments, qui vont donc s'accumuler ou au contraire, avoir un effet inducteur... Si l'on ajoute à cela un traitement par hormones, il peut donc y avoir des interactions médicamenteuses assez complexes. Les taux d'hormones peuvent être modifiés à la hausse ou à la baisse.

Pour pallier cet inconvénient, il suffit de commencer l'hormonothérapie à doses faibles, par prudence. Puis on surveille les taux d'œstradiol, afin d'adapter la posologie, si nécessaire. Cela n'est pas totalement passé dans les mœurs, dans la mesure où quand on donne un traitement de la ménopause, on ne fait pas ces dosages. Mais il faut le faire systématiquement pour le bon suivi de ces patients. Idéalement, l'objectif est un taux d'œstradiol situé entre 60 et 120 pg/ml.

### Et pour les trans « femme vers homme » (FvH) touchés par le VIH ?

La testostérone ne pose pas de problèmes, à condition de ne pas donner de doses phénoménales. Il faut viser un ...

## Le corps des trans face aux virus et IST

Le changement de sexe offre-t-il de nouvelles portes d'entrée au VIH et aux virus des hépatites B ou C ? Des personnes transgenre trouvent en dehors du circuit médical des hormones à s'injecter, mais si le partage de seringues en groupe est un risque avéré, elles le font généralement seule. Samantha, une trans de Tours, souligne que « *la transition se vit généralement dans la solitude* »... Au Pastt (Prévention, action, santé, travail pour les transgenres), Camille Cabral juge cette éventualité anachronique en France, compte tenu de la vente libre de seringues depuis 1987.

Pour celles et ceux qui sont parvenus à une opération de réassignation sexuelle, le préservatif peut parfois sembler superflu.

Le Dr Hacher fait le point : « *En cas de phalloplastie, le VIH (ndlr : comme le VHB et le VHC) ne peut être transmis que s'il y a blessures mutuelles ; cela rejoint la transmissibilité par le sang... Concernant la vaginoplastie, la vulnérabilité est réelle, car les rapports sont toujours un peu traumatisants. Pour peu qu'il y ait la moindre effraction cutanée, il peut y avoir une transmission, même si la peau utilisée pour la vaginoplastie protège plus que la muqueuse, qui est plus fine. Dans les deux cas, les mêmes précautions doivent être prises que pour la population générale...* »

Camille Cabral, elle-même médecin, rappelle enfin l'importance, avant la réalisation d'un néovagin, d'une épilation définitive du scrotum utilisé pour les lèvres : « *Bien des ruptures de préservatif ont été causées par la repousse des poils.* »

En matière de transmissibilité, le particularisme des corps en transition paraît donc assez relatif. Les discriminations sociales subies par les trans peuvent les rendre autrement plus fragiles face au VIH, hépatites virales et autres IST...



© Olivier Bonnin

... taux de testostérone entre 3 et 4 ng/ml. En cas de surdosage, il y a un risque d'augmentation du nombre de globules rouges, et finalement d'accident thromboembolique.

### Les antirétroviraux peuvent avoir des effets métaboliques bien connus : modification de la répartition des graisses, diabète, cholestérol... Les hormones changent-elles la donne ?

Il peut y avoir addition des effets métaboliques. Les ARV peuvent avoir des effets diabétogènes. Or l'éthinylœstradiol, toujours lui, peut induire une insulino-résistance<sup>(3)</sup>. Contrairement à l'œstradiol 17 bêta, qui a des effets inverses : il diminue la glycémie à jeun, il diminue l'apparition de diabète, et il compense les effets de l'Androcur® (qui a une certaine tendance à induire de l'insulino-résistance)... L'œstradiol naturel a donc un effet cardiovasculaire positif. A noter que la pioglitazone, qui peut être prescrite en cas de diabète, augmente la graisse sous-cutanée. En cas de lipotrophie, ça peut repulper un peu le visage. Je le prescris à certaines de mes patientes transsexuelles. Pour les lipides, c'est pareil. Les ARV exposent à des excès de triglycérides et de cholestérol. Et l'éthinylœs-

tradiol a un effet défavorable : il augmente notamment les triglycérides, la tension, la graisse viscérale profonde, rend le mauvais cholestérol plus dangereux... A l'inverse, l'œstradiol 17 bêta diminue le mauvais cholestérol, et augmente le bon, surtout pour la forme orale – en revanche dans ce cas il peut faire augmenter très légèrement les triglycérides.

Quant à la testostérone, elle a des effets anti-thrombotiques, malgré ses effets insulino-résistants chez la femme. Elle a donc un effet favorable, dans le contexte des ARV et de l'état inflammatoire provoqué par le VIH.

De manière générale, il faut être prudent avec l'hormonothérapie croisée<sup>(4)</sup>. Nos objectifs pour ces patients transsexuels sont : assurer une féminisation ou une masculinisation ; maintenir l'efficacité antirétrovirale ; et prévenir les risques cardiovasculaires à long terme, et thromboemboliques à court terme, puisqu'ils mettent en jeu le pronostic vital.

Propos recueillis par Olivier Bonnin

(1) Egalement connu sous le nom de la molécule, la cyprotérone acétate. Pour sa part, Cornelia Schneider, de Support transgenre Strasbourg, juge les anti-androgènes « totalement inutiles et très nocifs pour la santé », notamment la libido (cité dans l'excellent "Comment devenir une femme ?", d'Agnès Giard, sur son blog Les 400 culs, à la date du 11 février). Le point de vue de STS est précisé en ligne : [http://sts67.org/html/det/endo/fr\\_detail\\_endo\\_mythes.html](http://sts67.org/html/det/endo/fr_detail_endo_mythes.html)

(2) La thromboembolie est la formation d'un caillot qui vient boucher un vaisseau sanguin, par exemple dans le poumon, ou le cerveau.

(3) Cette baisse d'efficacité de l'insuline face au glucose dans le corps peut entraîner diabète, maladies cardiovasculaires, hypertension...

(4) Nom donné au traitement par hormones de l'autre sexe.

TRANSPHOBIE

# LE PARCOURS DU COMBATTANT

Insultes, barrages administratifs, psychiatrisation... Lors de la phase de "transition", ces discriminations fragilisent les trans. Et peuvent les conduire à intérioriser une transphobie qui ne facilite pas la prévention.

Imaginez. Vous êtes une jeune femme. Hétéro, homo, peu importe : vous vous sentez féminine depuis toujours. Une évidence qui ne l'est pas pour tous : à l'université, à la Poste, chez EDF, à la Sécurité sociale, à la banque, une simple question – « Vous avez une pièce d'identité ? » – transforme votre journée en calvaire. Être trans, c'est subir au quotidien des regards ambigus, des incompréhensions blessantes et un système kafkaïen, où un trans peut se faire appeler « *Mademoiselle quand il arrive avec une barbe* »<sup>(1)</sup>. C'est le genre d'expérience douloureuse vécue, dans l'autre sens, par Hadriana<sup>(2)</sup>. A 20 ans, elle quitte le sud-ouest après avoir été exclue de son travail et de sa famille. A Paris, elle signale qu'elle préfère être appelée « Madame » à l'employée de l'ANPE qui lui rétorque : « *Tant que sur les papiers il y aura un prénom masculin, pour ne pas m'y perdre, je préfère vous parler au masculin* ». Un « Monsieur » souvent mal vécu, notamment en période de transition, cette phase au cours de laquelle les trans changent biologiquement et socialement de sexe. Au travail, certains préfèrent se mettre en retrait. D'autres subissent une mise au placard. Il faut aussi faire face au jugement de la famille. « *Lors des repas, on entend "tu es une bonne femme, tu ne seras jamais un mec". Comme s'il était préférable d'annoncer un cancer...* », témoigne un trans.

## Freud

Dans cette phase de transition, le psychiatre joue un rôle déterminant. A Paris, Lyon et Marseille, des équipes pluridisciplinaires composées notamment d'un psychiatre, d'un chirurgien et d'un endocrinologue étudient la demande du trans. Objectif : vérifier que le patient ne projette pas des « *attentes idéalistes* » sur l'opération. « *Cela peut aller de six mois à deux ans, voire plus si le patient ne se sent pas prêt*, souligne Mireille Bonierbale, psychiatre coordinatrice de l'équipe de genre de Marseille. *C'est au cas par cas, on doit vérifier qu'aucun trouble psychologique ou médical ne s'oppose à l'opération. Car ensuite, c'est irrémédiable.* » Un protocole long, parfois trop pour beaucoup de trans qui qualifient d'« *incompétentes* » ces « *équipes médicales officielles* » et perçoivent le psychiatre comme un « *ennemi* ».

« *Les psys jugent généralement leurs patients à l'aune de la théorie freudienne, qui pense les êtres humains à partir de la différence des sexes*, explique le psychologue Jean-Luc Swertvaegher. *Du coup, pour eux, le fonctionnement des trans est forcément délirant !* »

## Marché noir

Las d'avoir à se justifier, beaucoup de trans ont recours à l'automédication, ce qui n'est pas sans risque en l'absence de suivi, et préfèrent être opérés en Belgique ou en Thaïlande – une attitude « *paranoïaque* » pour le Dr Bonierbale.

Pour être remboursé par la Sécurité sociale, le trans peut en effet demander une ALD<sup>(3)</sup>, ce qui revient pour beaucoup à laisser entendre qu'il ou elle souffrirait d'un trouble de la personnalité. Pour beaucoup, cette démarche revient à « *collaborer avec le système* », en acceptant d'être considérés « *comme des malades mentaux* ».

## Affaire de gros sous

Reste l'étape finale, celle du changement d'état civil. Là encore, il faut fournir l'attestation d'un psychiatre. Prouver, courriers à l'appui, que l'on vit comme le sexe opposé depuis deux ans. Et aussi être opéré, ce qui est vécu comme une ingérence par tous ceux qui n'ont pas fait ce choix. En 1992, la France est condamnée par la Cour européenne des droits de l'Homme, qui considère l'absence de reconnaissance juridique du changement de sexe comme une atteinte à la vie privée. Mais depuis, pas d'évolution. Le changement légal ►

## Combien ça coûte ?

- Entre 6 000 et 11 000 euros pour une vaginoplastie (qui peut être remboursée par la Sécurité sociale si l'opération a lieu en France)
- 20 euros par mois de traitement hormonal (prescrit par un médecin)
- 2 000 euros pour un changement légal d'état civil
- Sans oublier les autres opérations chirurgicales (menton, pommettes, hanches, sein, calvitie...)

(estimations d'après témoignages)

► de sexe reste soumis à la jurisprudence, qui varie d'un tribunal de grande instance à l'autre. Il faut donc avoir les moyens de se payer un avocat qui connaisse bien les spécificités des Trans. « *Aujourd'hui, en France, la transsexualité est devenue une affaire de fric* », déplore Laura Leprince, déléguée aux questions de genres de HES<sup>(4)</sup>. Du coup, beaucoup abandonnent la procédure en cours de route.

(1) Hélène Hazera, rapport de la RéPI (réunion publique d'information) "Trans et VIH" d'Act-Up.

(2) Témoignage recueilli sur [www.jobetic.net](http://www.jobetic.net), à la suite de l'article "Les trans et l'emploi" d'Hélène Hazera.

(3) Affection de longue durée.

(4) Homosexualités et socialisme, think-tank LGBTB du parti socialiste.

(5) Centre d'aide, de recherche et d'information sur la transsexualité et l'identité de genre.

(6) Au moment où nous bouclons ce numéro, ce rapport, qui devait être publié sur Internet il y a plusieurs mois déjà, n'est toujours pas sorti.

### Spirale infernale

Face à cette injustice, les trans trouvent une oreille attentive auprès des associations. « *On voit des personnes arriver en petits morceaux* », témoigne Armand Hotimsky, du Caritig<sup>(5)</sup>. Mais les conseils sont parfois un peu hâtifs : « *Certaines personnes peuvent avoir la tentation de pousser la nouvelle venue au bout de la logique. Certaines sont allées jusqu'à l'opération et n'auraient jamais dû...* »

Plus étonnant : des discriminations existent aussi « *dans le milieu* », les « *opérées* » étant jugées plus « *respectables* » que les « *non-opérées* ».

Au final, certains sombrent dans la dépression, et dans un déni de soi qui ne les incite pas toujours à se

protéger. Sur ses tracts, Act Up ose ainsi les raccourcis : « *PsychiatrisésEs = discriminésEs = contaminésEs* ». Une équation certes simpliste, mais qui révèle la spirale dans laquelle sont plongés de nombreux trans. Un patron qui refuse un emploi à une belle blonde car son numéro de Sécurité sociale commence par "1" ? Ce type d'expérience malheureuse marque un premier pas vers l'exclusion sociale, et parfois, aussi, vers la prostitution.

Les associations partagent une revendication ; « *la création d'une cohérence administrative qui prenne en compte l'identité des trans* », détaille Mikael Quilliou, le secrétaire général d'Act-Up. Des premiers pas sont franchis : en novembre dernier, la Halde dénonce deux affaires de discrimination envers des trans. De son côté, la Haute autorité de Santé doit présenter un rapport consultatif<sup>(6)</sup> au ministère de la Santé, visant à « *améliorer la prise en charge médicale des personnes transsexuelles* ». Mais la fin de la psychiatriation ne semble pas être à l'ordre du jour. Pour les trans en quête de reconnaissance, le combat s'annonce encore long.

Emma Cahez

## 3 QUESTIONS À...

TOM REUCHER, PSYCHOLOGUE ET TRANS

### "Un contrôle social sur les trans"



© Emille-Hernant

**Pour financer son traitement, un trans doit consulter un psychiatre afin d'obtenir l'ALD<sup>(3)</sup>... et donc être déclaré « malade mental ». Ce système peut-il perdurer ?**

La trans-identité n'est pas une maladie mentale, mais un problème médical. Nous devons trouver une autre appellation pour que les gens ayant une identité

qui ne correspond pas à leur anatomie puissent être soignés et financer leur traitement. D'ailleurs, si c'était vraiment une maladie mentale, on ne donnerait pas tous ces soins : imaginez si un psychiatre guérissait un schizophrène en répondant à ses délires !

**Comment expliquer cette classification ?**

Les trans dérangent dans la mesure où ils remettent en cause une société basée sur deux sexes. Tandis que l'OMS évoque un « trouble de l'identité sexuelle », le système français est plus hypocrite et parle de « trouble précoce de l'identité de genre ». C'est une manière d'éliminer tous ceux dont la transition est tardive. On veut exercer, par ignorance ou par idéologie, un contrôle social sur les individus.

**Quelles sont les répercussions sur les trans ?**

Lorsqu'elles sont en phase de transition, les personnes trans peuvent être fragilisées par les insultes, le harcèlement au travail, le manque de soutien de leur famille. Souvent, la transphobie est intériorisée. Il faut aider l'individu à dépasser cette honte d'être une personne mauvaise. Commençons par développer des formations, auprès des enseignants, des médecins, des services sociaux, des DRH, pour agir contre une transphobie qui découle, dans le fond, du sexisme.

Propos recueillis par E.C.

Contact : <http://syndromedebenjamin.free.fr>

PORTRAIT

JULIANA

## Passeport pour une vie de femme

C'est à l'âge de 13 ans que Gonzalo-Luis décide de s'appeler Juliana. Un nouveau départ. Quitter l'enfance pour la rue, le masculin pour le féminin, l'Argentine pour la France. Trente ans plus tard, Juliana travaille à Paris, dans une association. Discrète. Sourires et rires, yeux qui pétillent derrière ses lunettes, queue-de-cheval, un accent dévoile ses origines et le timbre de sa voix, son caractère: « *Jamais je ne retournerai là-bas! Je suis partie de chez moi car c'était le seul moyen de m'en sortir. C'était impossible de parler à ma famille.* »

Vers l'âge de 10 ans, elle sent qu'elle est différente. Pas seulement parce qu'elle chipe les chaussures à talons de sa mère ou a une aventure avec son petit voisin. « *J'étais une femme dans ce corps de garçon, je vivais cela comme une erreur de la nature!* » Après le constat, suit le chaos. Juliana se retrouve à la rue et se prostitue pour survivre, jusqu'à 21 ans. « *Contrairement à ce que les gens disent, ce n'est pas de l'argent facile, c'est même très difficile de se prostituer. Quand on est transsexuelle en Amérique Latine, on est obligée de passer par là. La société te discrimine et ne t'offre aucun échappatoire.* »

### L'opération, une perte d'identité

Quatre fois, Juliana décide de transformer définitivement son corps et se rend au Chili. Mais face au test psychologique obligatoire réalisé par le médecin avant l'opération, elle renonce. Peur des piqûres et du bistouri. Peur surtout de ne plus se reconnaître. « *Opérée, j'aurais perdu mon identité. Avec le sexe coupé, je n'aurais plus été un homme, mais pas non plus vraiment une femme.* » A 18 ans, elle gonfle sa poitrine au silicone, prête à s'envoler vers son destin. Juliana se sent désormais



© Dominique Thiéry

esthétiquement femme sans l'être intégralement. Une réussite puisque l'homme qu'elle appelle tendrement son « *mari* » n'y a vu que du feu lors de leurs premières rencontres. « *Quand il m'a dit qu'il voulait faire l'amour et vivre avec moi, je lui ai répondu que j'allais réfléchir. Quand je lui ai avoué la vérité, c'est lui qui m'a dit qu'il allait réfléchir. Cela fait 18 ans qu'on est ensemble!* »

Réfugiée en France depuis huit ans pour échapper à la grave crise économique qui sévit en Argentine, Juliana se retrouve de nouveau sur le trottoir, au bois de Boulogne. Dès le premier jour, un homme la course et la frappe dans le dos avec une bouteille. Elle sort alors du bois pour faire le ménage dans un collège huppé de la capitale avant de se lancer dans l'intérim. Décidée à mener sa vie loin du pavé et des préjugés. Mais sans être jamais totalement acceptée, le prix à payer.

### La séropositivité, nouveau statut

Cinq mois après son arrivée en France, Juliana apprend qu'elle est séropositive. Contaminée par son mari qui ignorait son statut sérologique. Faisant front ensemble, il la rejoint quelques mois plus tard. « *D'une certaine manière, c'était rassurant. Ici, on pouvait se faire bien*

*soigner, là-bas, il n'y a pas toujours accès aux traitements. Cela nous a incités à rester.* » D'autres pourraient penser que le sort s'acharne, Juliana reste stoïque. « *On doit traverser beaucoup de choses, bonnes et mauvaises, pour être vraiment soi-même. Le plus dur est de vivre ce qu'on n'a pas voulu. On aurait dû se protéger, c'est mon seul regret.* » Lorsqu'elle avale chaque jour sa trithérapie, Juliana pèse le poids de la différence, bien plus que lorsqu'on l'appelle « *monsieur* » au guichet de la Sécu. « *Les gens évoluent sur la transsexualité. Pour la séropositivité, ça n'avance pas...* »

Juliana a demandé sa naturalisation française. Une perspective heureuse quelque peu ternie par l'administration: aux yeux du monde, on lui rappelle sa naissance mâle. Pas question pour autant de retrouver le petit Gonzalo-Luis qu'elle a laissé en Argentine. « *La loi française m'autorise à changer de prénom. J'en prendrai un mixte, ça n'existe pas dans mon pays Pourquoi pas Dominique? Chacun a le choix de voir ce qu'il veut voir. C'est la société qui me définit, moi, je sais qui je suis!* » Jouer avec la loi pour être soi, voilà Juliana encore partie pour une autre vie. ■

Dominique Thiéry

## ÉTRANGÈRES ET PROSTITUÉES

## “SORTIR DES EAUX PROFONDES”

A Paris, dans les locaux de la permanence d'Arcat dédiée aux hispanophones, des personnes prostituées transgenres livrent quelques-unes de leurs difficultés.

Une devanture fraîchement repeinte en blanc, un petit local clair, quelques chaises, des boissons chaudes et des viennoiseries. Tamara Lezcano, animatrice de prévention communautaire et Miguel-Ange Garzo, chargé de prévention, d'accueil et d'orientation des personnes hispanophones à la permanence d'Arcat, reçoivent les arrivants avec des grosses bises. Carola\* et Mariana\* sont arrivées chacune à leur tour. Elles discutent un peu avec Tamara. Puis, cette dernière va leur chercher des préservatifs. Ils tombent par terre. «*C'est signe que ce soir, je vais beaucoup travailler*», éclate de rire Mariana.

## Valeur humaine

Dans le bureau réservé aux entretiens individuels, derrière la cloison, Alexandra\* parle lentement : «*Je ne veux pas finir mes jours dans la prostitution comme toutes les transsexuelles que je connais*». Elle est en France depuis tout juste quatre mois. D'origine péruvienne, elle a quitté l'Italie parce qu'elle a appris, là-bas, qu'elle était séropositive. Or, actuellement, l'Italie «*expulse les personnes séropositives vers des pays sans accès aux traitements*». Elle est venue en France pour pouvoir se soigner sans crainte et peut-être trouver un travail hors de la prostitution, sortir des «*eaux profondes où j'ai perdu toute*

*dignité, toute valeur humaine*, explique-t-elle. En Italie, la discrimination des transsexuelles est si forte que tu ne peux travailler que comme prostituée». Une déception de plus pour Alexandra qui a déjà quitté son pays d'origine, en espérant justement trouver une opportunité de travail hors du sexe. Une «*amie*» l'a fait venir en Italie en lui promettant un emploi. «*Le jour même de mon arrivée, elle m'a donné des habits, des talons, du maquillage et m'a montré ma place sur le trottoir*». Aujourd'hui, elle espère tenir avec l'aide financière de sa sœur pour éviter le travail du sexe. Elle se donne encore cinq mois. «*C'est peu*, pense Miguel-Ange Garzo. *Il faut obtenir un titre de séjour avec droit au travail, apprendre un minimum de français, et... trouver un emploi.*»

## Fuir l'Italie

Des situations comme celle d'Alexandra, Miguel-Ange Garzo en rencontre de plus en plus depuis l'été 2008. Les travailleuses du sexe transgenres fuient la répression italienne contre la prostitution. Elles craignent aussi l'expulsion. Une exception : Rome. «*Tu peux y obtenir un carnet d'identification sanitaire*, explique Carola qui en revient. *Il indique que tu es suivie dans un service de maladies infectieuses. Ce n'est pas un droit au séjour mais cela évite d'être expulsée lors d'une arrestation.*» Avec une grosse ombre au tableau : la police connaît immédiatement le statut sérologique de la personne ! Répression, discrimination, expulsion, les personnes prostituées transgenres partent vers la France où la situation est également difficile même si un titre de séjour leur permet d'accéder aux soins. «*Elles arrivent avec moins d'une semaine de traitement en poche, elles ne parlent pas français, elles n'ont pas de couverture sociale, pas d'hébergement stable*, témoigne Miguel-Ange Garzo. *Il faut donc répondre à ces situations en urgence, notamment trouver une orientation médicale pour qu'il n'y ait pas d'interruption de traitement*». Et puis, beaucoup imaginent pouvoir immédiatement retravailler dans la prostitution. Pas si simple. La loi de sécurité intérieure (LSI) de 2003 qui a institué le nouveau délit de racolage passif a déplacé les lieux de prostitution. La répression a non seulement caché la prostitution mais également fait fuir les clients, la concurrence est féroce et les places sont chères. «*La plupart des nouvelles arrivées se retrouvent donc dans*



Les visiteuses trans accueillies dans la permanence d'Arcat ont le plus souvent besoin d'un suivi médical complexe.

© Marianne Langlet

une situation économique et sociale catastrophique», constate Miguel-Ange.

### Vulnérabilités multiples

«Tous les jours, je me sens en danger, personne ne nous regarde comme des êtres humains», témoigne Mariana, qui vit de la prostitution depuis plus de quinze ans. La situation n'est pas plus clémente pour les «anciennes». Si depuis un an, Mariana assure que la répression policière est moins forte au bois de Boulogne qu'elle ne l'était juste après l'application de la LSI, elle sait que ce n'est pas vrai sur d'autres lieux de prostitution. Surtout, cette tranquillité est le résultat de leur plus grande discrétion. «Le problème, aujourd'hui, ce sont les nouvelles venues», assure-t-elle. Elles ne connaissent pas les codes, ni les prix; certaines acceptent des rapports sans préservatif.

«Plusieurs fois, un client m'a dit: votre collègue là-bas, elle accepte sans préservatif. Mais va la voir, mon amour, mais moi c'est avec préservatif», rapporte Carola. Miguel-Ange analyse la situation: «D'un côté, la prostitution est vécue par les plus anciennes comme un travail avec ses règles propres; de l'autre côté, nous avons un groupe qui s'inscrit dans l'urgence économique.» Prévention et urgence font difficilement bon ménage.

Le travail de prévention est en outre compliqué par certaines idées reçues. Les personnes opérées pensent notamment que leur néovagin les protège des contaminations. Une idée totalement fautive, d'autant plus si la reprise des rapports sexuels est proche de l'opération: la muqueuse est alors particulièrement fragile. Et puis, beaucoup consomment des produits pour supporter leurs conditions de vie. «J'étais ivre le jour de ma contamination», raconte Mariana. Une vulnérabilité qui s'ajoute aux autres: discriminations, difficultés sociales, répression policière. Dans ces conditions, la santé est loin d'être prioritaire.

### Soin de soi

«La société me préfère plutôt morte que vivante», énonce calmement Alexandra. Comment prendre soin de soi quand le regard social est si blessant? Pourtant, elles ont le plus souvent besoin d'un suivi médical complexe. La surconsommation d'hormones non encadrée par un endocrinologue et ses risques sur la santé, conjugués à la prise d'un traitement ARV, est un sujet d'inquiétude à la permanence d'Arcat. Dans le contexte

de la prostitution des personnes latino-américaines, la relégation hors du droit commun et la barrière de la langue rejettent les personnes encore plus loin des soins. Miguel Ange Garzo réfléchit à la possibilité d'inviter régulièrement un endocrinologue «pour informer les filles». Avec l'aide de Tamara, il essaye aussi d'encourager les personnes à un suivi proctologique, d'autant que les derniers décès de transgenres séropositives qu'ils aient eus à déplorer faisaient suite à un cancer rectal. Mais, là encore, de multiples obstacles peuvent surgir. Il faut, entre autres, appeler le praticien avant le rendez-vous pour lui expliquer que «Monsieur, c'est Madame», insiste Miguel-Ange. Car si le médecin l'interpelle au masculin, elle n'y retournera plus jamais. Et puis, dans certains cas, le suivi débouche sur une intervention médicale. Miguel-Ange se souvient d'une fille qu'il avait convaincue de consulter un proctologue. Ce dernier avait diagnostiqué des condylomes. Elle devait se faire opérer et ne pouvait donc pas travailler pendant plus d'un mois. «Qui va payer ma chambre d'hôtel?», avait-elle demandé à la permanence. Il avait fallu

reculer la date d'opération, frapper à toutes les portes pour trouver une solution. Une association a finalement accepté de payer sa chambre. Quel que soit le cadre du suivi, certaines structures déplacent les personnes dans d'autres lieux d'hébergement. Elles sont alors coupées de tout: de leurs liens avec leur communauté qui vit dans le même quartier, de leur travail, source de revenus mais aussi lieu de sociabilité. Si leur accompagnement ne s'inscrit pas dans un choix personnel de sortie de la prostitution, lorsque la prise en charge s'arrête, elles ont bien souvent tout perdu. Elles se retrouvent alors dans des situations sociales et économiques dramatiques. Il est donc important que les associations respectent le choix intime des personnes et ne conditionnent pas leur aide – comme beaucoup le font – à la cessation obligatoire de la prostitution. Il est primordial d'aider les personnes qui le souhaitent à quitter la prostitution, il l'est tout autant d'accompagner toutes celles qui n'ont pas fait ce choix. ■

Marianne Langlet

\* Les prénoms ont été modifiés.

## PRÉVENTION ET URGENCE FONT DIFFICILEMENT BON MÉNAGE.

reculer la date d'opération, frapper à toutes les portes pour trouver une solution. Une association a finalement accepté de payer sa chambre.

Quel que soit le cadre du suivi, certaines structures déplacent les personnes dans d'autres lieux d'hébergement. Elles sont alors coupées de tout: de leurs liens avec leur communauté qui vit dans le même quartier, de leur travail, source de revenus mais aussi lieu de sociabilité. Si leur accompagnement ne s'inscrit pas dans un choix personnel de sortie de la prostitution, lorsque la prise en charge s'arrête, elles ont bien souvent tout perdu. Elles se retrouvent alors dans des situations sociales et économiques dramatiques. Il est donc important que les associations respectent le choix intime des personnes et ne conditionnent pas leur aide – comme beaucoup le font – à la cessation obligatoire de la prostitution. Il est primordial d'aider les personnes qui le souhaitent à quitter la prostitution, il l'est tout autant d'accompagner toutes celles qui n'ont pas fait ce choix. ■

**Permanence d'Arcat** : 11, passage Saint-Michel, Paris 17<sup>e</sup> - Ouverte le jeudi de 10 h-19 h et le lundi matin sur rendez-vous. Tél. 01 42 93 05 78

Arcat édite un document d'information à l'attention des professionnels de la santé travaillant au contact de personnes transgenres. [www.arcat-sante.org](http://www.arcat-sante.org)

## PORTRAIT

HÉLÈNE HAZERA

**Mauvaise graine devenue fleur non coupée**

« C'est la question la plus ridicule qu'on m'ait posée depuis longtemps! », répond dans un rire tonitruant Hélène Hazera, journaliste et productrice d'émissions, devant un thé au Café Charbon. La maîtresse d'œuvre de Chanson Boum sur France Culture ne souffre pas la comparaison, encore moins celle avec feu Pascal Sevran. « Je ne me suis pas servi de la chanson pour exister, moi je la sers! » Cette passionnée de musique séfarade, arabo-andalouse, qui écoute Bach et les Têtes raides, dévore livres et poésie, est un vrai poème.

Première trans à avoir travaillé dans un quotidien (vingt ans passés à *Libération*), elle est aussi la première à avoir fait de la radio. Amoureuse des épitaphes qu'elle souhaite réunir dans un recueil, elle a d'ores et déjà écrit la sienne: « On ne peut pas péter sous terre, sous la pelouse, je lâcherai encore mes perlouses! » On flairer alors le pied de nez faisant un sort à la question. Elle s'affirme « exhibitionniste » pour brouiller les pistes. C'est sa pudeur qu'elle met en scène. Cachée derrière les écrivains qu'elle cite à la pelle: Richard Wright, James Baldwin, Omar Khayyam, qui transfigurent une vie pleine de bleus. Comme ses yeux, qui captent le détail alentour, sans vous perdre du regard.

**Autoportrait**

Loquace, elle n'est pourtant pas du genre à se répandre. Tout juste distille-t-elle par petites touches des couleurs d'elle, tel un peintre faisant un autoportrait. Avec humour et élégance, elle plonge dans son parcours comme celui d'un personnage de roman qui prit un jour le prénom de sa marraine, Hélène. « J'ai grandi avec l'idée que je ne ferai pas mieux que mes parents résistants. »



© Radio France / Bruno Sabastia

Malgré une grand-mère lesbienne et héroïnomane, sa famille ne sera pas à la hauteur de cet enfant hors norme. « Lâchée » par tous, Hélène, en pleine transition, se retrouve à 18 ans à Pigalle, à faire des « rafraîchissements horizontaux »... « La prostitution n'est pas une vie sexuelle supérieure, elle m'a permis de me faire ma discothèque et d'acheter mes premiers livres! » La pirouette ne masque pas la blessure. « Le rejet, d'abord familial, à cause de la convention sociale, c'est ce qui démolit le plus la confiance en soi. » Idem pour l'Idhec\*: alors qu'elle réussit le concours, son président-réalisateur Jean Delannoy, brise son rêve en refusant son entrée par peur du scandale. « A cause de lui, j'ai tapiné cinq ans! Mais le pire rejet est celui de soi-même... »

Si le mot « transgenre » garde sa faveur, elle se dit « transsexuelle non opérée », et glisse avec allure: « J'aime bien les fleurs en pot! » En regrettant que le débat reste au ras de la braguette. « On fantasme sur Tarzan qui devient Jane, mais la transidentité, c'est juste mettre

une jupe au lieu d'un pantalon. Le vrai combat, ce sont les discriminations. » Membre d'une commission à Act Up consacrée aux trans, elle a dénoncé dans un article collectif (*"La communauté du silence"*) une société française à la pensée vétuste, et s'inquiète des jeunes trans confrontées aux mêmes expériences. « L'instabilité affective, la dureté des autres, le manque d'informations sur le sida font que leur espérance de vie est inférieure aux autres. »

**Ce virus qui défigure**

Il y a dix ans, une enclume lui tombe sur la tête. Séropositive. Trop d'amis chers sont partis, et pour celle qui dit avoir mieux réussi en amitié qu'en amour, c'est peut-être son tour. Rapidement, les lipodystrophies la défigurent. « Pour une femme trans, cette maigreur virilise davantage. » Hélène se prouve qu'elle peut séduire encore, repart au combat. « Je milite pour la capote, sinon j'aurais l'impression de cracher sur leurs tombes. » A 56 ans, elle prend du recul sur son image, savoure sa revanche sociale. « J'ai tenu Barbara dans mes bras et Léo Ferré m'a dit je t'aime au téléphone. » L'actrice des Intrigues de Sylvia Couski d'Adolfo Arrieta (1974) se faufile entre les mots d'Omar Khayyam: « Je suis telle que tu le dis, mais toi, es-tu tel que tu te montres? » En miroir face à elle, on ne sait plus très bien... « Il est juste qu'on m'envisage après m'avoir dévisagé », répondrait Cocteau. Trois heures avec elle ne suffiront pas. Elle savoure une dernière salve: « La solitude? Je suis très heureuse dans ma vie. Hé petit, tu pisseras jamais où j'ai débourré! » ■

**Dominique Thiéry**

\* Ancêtre de la Fémis, école nationale supérieure des métiers de l'image et du son.

SOCIÉTÉ

# Y A-T-IL UNE COMMUNAUTÉ TRANS CONTRE LE VIH ?

A l'instar des homosexuels ou des usagers de drogues, les trans s'approprient-ils la lutte contre le sida ? Si la fameuse "approche communautaire" peut mobiliser les travailleuses du sexe, elle manque de volontaires parmi les plus insérés.

**L**e Pastt<sup>(1)</sup>, c'est complètement unique en France !» Le mélodieux accent brésilien de Camille Cabral ne le précise pas, mais son association a également une ancienneté remarquable dans l'hexagone : elle l'a bâtie dès 1992, pour combattre, notamment, le VIH parmi les trans. Dans une approche communautaire. « A l'époque c'était la mode, se souvient la directrice. L'idée était que le groupe minoritaire s'auto-organise et cherche le chemin d'une bonne stratégie de lutte contre le VIH, en mobilisant les forces de ce qu'on appelait alors la communauté. » Près de vingt ans plus tard, le Pastt continue le combat.



Défilé du Pastt à la Gay pride, Paris, 2005.

© Kenji-Baptiste Okawa

## L'engagement des prostituées

Son « action phare » demeure son bus de prévention, « tenu par des trans », sillonnant les allées du Bois de Boulogne où des latino-américaines vivent encore de leurs charmes. Mais qu'on ne prétende pas que le Pastt ne vise que la communauté des trans prostituées et immigrées. « C'est de l'intoxication !, dément Camille Cabral. Dès le début, on recevait aussi des filles qui ne faisaient pas de travail sexuel, et venaient de la campagne pour avoir nos conseils sur l'identité de genre, l'hormonothérapie... Et ça continue ! » Le Pastt milite bel et bien pour l'insertion sociale de l'ensemble des trans – en revendiquant, par exemple, un accès plus aisé au changement de sexe. La vérité, pour Camille Cabral, est que l'exclusion subie par les trans est telle aujourd'hui que « la majorité sont des travailleuses du sexe. Je connais bien des trans universitaires, pilotes d'avion, ou hôtesses de l'air... Mais c'est marginal ! » Camille Cabral le reconnaît donc, les habituées du Pastt sont aussi, « pour la majorité », des prostituées. Et avec les trans du Bois de Boulogne, notamment, l'approche communautaire fonctionne – comme le prouve sa longévité.

Sans être spécifiquement trans, d'autres groupes organisent avec efficacité un front de prostituées contre le VIH. C'est le cas de l'association Les Putes<sup>(2)</sup>, groupe communautaire d'auto-support pour les travailleuses du sexe, créé en 2006, qui s'adresse à tous : « femmes, trans-

pédés-guines, gigolos, trav's, tapins » ; ou de Cabiria qui promeut à Lyon une action communautaire auprès des prostituées. Les combats des trans s'y diluent dans un combat plus général pour le respect des travailleuses<sup>(3)</sup> du sexe, dans le contexte d'une législation guère favorable...

## S'intégrer, leur premier combat

Pour autant, bien des trans vivent à l'écart des trottoirs. Ainsi le souligne Martine, enseignante, responsable du groupe Les Autres genres, à Nantes : « La plupart des transsexuelles que je fréquente n'ont pas une vie particulièrement marginale et sont plutôt bien intégrées dans la société. » Quant aux « femmes vers hommes » (FvH), ils paraissent invisibles dans les rangs des prostitués. Or tous ces trans peuvent se sentir à l'écart des risques du sida – même si certains ont des vulnérabilités réelles par exemple par manque de connaissances, ou d'estime de soi. A Support transgenre Strasbourg (STS), la cofondatrice Cornelia Schneider juge ainsi que « la question des IST ne se pose pas très différemment chez les trans. Ils et elles peuvent être hétéros ou homos, les pratiques sexuelles ne sont pas différentes. Ne stigmatisons pas plus des gens déjà stigmatisés ».

De fait, hormis le Pastt, les regroupements trans à travers la France investissent rarement la lutte contre le sida. STS propose son soutien « face aux problèmes d'acceptation sociale, de transition, de travail, résume Cornelia Schneider. La lutte contre le VIH et les IST a toujours ►

## LES TRANS MILITENT D'ABORD POUR UN MEILLEUR ACCÈS AUX HORMONES, OU À LA CHIRURGIE.

► *été au second plan chez nous. On oriente, éventuellement, vers les délégations de Aides ou de Sida info service*». Si des trans militent pour leur santé, c'est d'abord pour un meilleur accès aux hormones, ou à la chirurgie. Et à vrai dire, une approche communautaire contre le VIH supposerait déjà un sens du collectif... «*Les trans sont très rarement politisées et engagées pour leurs intérêts sociaux!*», assure Camille Cabral. A Tours, la dévouée Samantha<sup>(4)</sup> avance une explication : «*La plupart des personnes que j'accompagne disparaissent une fois leur transition réussie. Elles ont un tel besoin d'intégration qu'elles ne veulent probablement plus qu'on leur parle de leur transidentité.*» Elle-même se méfie : «*Les regroupements systématiques entre trans tendent à nous ghettoïser!*» Pas facile, sur ce terrain, de mobiliser contre le VIH.

### «Guéguerres»

L'extrême diversité des trans peut représenter un autre obstacle. Cadres ou prostituées, hétérosexuels ou lesbiennes, travestis ou intersexuels, intégrationnistes ou anti-système, ne se retrouvent pas forcément dans des combats communs... Bien des trans engagés reconnaissent d'ailleurs la persistance de «guéguerres» parfois féroces entre leurs chapelles respectives.

«*Nous ne sommes certes pas tous semblables, mais nous subissons tous la même chose : nous sommes condamnés à être visibles et à affronter des discriminations violentes*, nuance Cornelia Schneider, qui constate le «*surgissement d'une vraie militance trans depuis près de trois ans*». Son propre groupe se place notamment «*dans l'auto-support*» et croit «*en l'empowerment, au fait de se donner de la force dans nos échanges et nos luttes*». A Paris, depuis 1997, l'Association du syndrome de Benjamin (ASB) propose chaque 1<sup>er</sup> octobre sa marche, «ExisTrans» – sans faire toutefois l'unanimité... Des années après les associations pionnières du Caritig ou d'ASB, d'autres groupes éclosent en province. Le 20 novembre, la Journée internationale en mémoire des victimes transgenres donne lieu à plusieurs rassemblements publics à travers la France. Même une association comme Beaumont Continental (ABC), qui depuis 1975 rassemble principalement des hétérosexuels tra-

vestis, s'affirme désormais «*transgenre*». Animatrice du groupe en Bretagne, Katie est ainsi un homme marié «*qui prend du plaisir à s'habiller en femme*» et se sent «*membre d'une communauté trans*»...

### Trans, le T de LGBT

Certains transgenres ont choisi de s'allier au mouvement LGBT. Hélène Hazéra, membre de la commission Trans d'Act Up, témoigne : «*Les LGB restent nos alliés primordiaux, les trans ne peuvent ignorer que derrière la transphobie, il y a souvent l'homophobie... Et puis, quand je regarde les résultats obtenus pour les trans avec si peu de moyens, je me dis que je n'ai pas choisi le mauvais cheval : la Répi<sup>(5)</sup> sur les Trans et le VIH, c'est Act up ; la journée du Crips sur les trans, c'est avec Act up... Je suis très attachée au milieu trans activiste, même si on s'engage tout le temps. Et j'aime aussi apprendre comment ça se passe chez les autres.*» Hélène Hazéra se satisfait également du fait qu'«*avec Act Up, on a réussi à dire que c'est bien de parler des trans séropositifs prostitués, mais qu'il faut aussi parler de la femme lambda*». Elle poursuit : «*Je sais que le VIH ne concerne pas que les prostituées. Le problème, c'est qu'être trans, c'est déjà rencontrer pas mal de discriminations. Alors avouer qu'on est séropo!*» Trans Aide<sup>(6)</sup> travaille aussi main dans la main avec les associations LGBT, par refus de «*l'hétéro patriarcat*», et parce que l'association compte nombre de bisexuelles et de lesbiennes. Stéphanie Nicot, porte-parole nationale et co-fondatrice d'une association LGBT de Nancy, avance : «*C'est la réalité du terrain, il n'y a pas d'"hétérotés" chez nous. Sans doute qu'elles sont moins militantes et restent soumises à l'hyper puissance du mâle...*» Trans Aide participe ainsi aux Marches des fiertés, comme bien d'autres groupes «*T*»<sup>(7)</sup>. Et l'association envisage de lancer une enquête sur la sexualité des trans, afin de définir des actions de prévention...

Néanmoins, d'autres trans trouvent théorique cette solidarité arc-en-ciel. Certains homosexuels peuvent leur sembler transphobes... Et mêler identité de genre et orientation sexuelle peut prêter à confusion<sup>(8)</sup> : «*Cette association entretient dans la société l'impression que nous sommes homosexuels, alors que mon expérience me montre que les transsexuels sont majoritairement hétérosexuels*», relève Martine, aux Autres genres.

En somme, au-delà de l'engagement des prostituées, on peut encore douter de la pertinence d'une approche communautaire contre le VIH chez les trans. Un autre levier historique de la lutte contre le sida semble plus évident : organiser leur acceptation par le reste de la société. ■

Olivier Bonnin et Christelle Destombes

(1) Prévention action santé travail pour les transgenres.

(2) [www.lesputes.org](http://www.lesputes.org)

(3) [www.cabiria.asso.fr/](http://www.cabiria.asso.fr/) Nous respectons le genre privilégié par les associations. Cabiria estime que l'usage du féminin s'impose car «*les femmes sur le terrain du travail du sexe restent majoritaires*».

(4) Samantha propose son soutien aux trans de sa région, notamment à travers son site <http://ett37.free.fr/>

(5) Réunion publique d'information.

(6) [www.trans-aide.com](http://www.trans-aide.com)

(7) Autre marque de solidarité entre les trans et le mouvement LGBT, la Journée mondiale contre l'homophobie, ce 17 mai 2009, aura pour slogan : «*Refusons la transphobie, respectons l'identité de genre*».

(8) Alors que le sexe final est le genre à considérer, beaucoup de personnes confondent avec le sexe d'origine.

TOUR DU MONDE

# TRANSFORMATIONS

Aux quatre coins du globe, les trans s'organisent et les débats sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre se multiplient, jusqu'aux Nations unies. Pour autant, les discriminations et les violences restent largement répandues.

**S**kipper Mogapi y croit. Depuis 2006, il défend les droits de l'homme et la libération des LGBTI (Lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres et intersexes) au Botswana. Son organisation, Rainbow Identity Association, est, certes pour l'instant, la seule dédiée aux personnes transgenres et intersexuées dans son pays. Mais il veut croire à la dynamique qui se développe en Afrique. « *Au départ, seule l'association Gender Dynamix en Afrique du Sud s'occupait de la question trans. Aujourd'hui, le mouvement s'étend: en Ouganda, avec l'association Transgender, Intersex, Transsexual (Tits) – enregistrée comme club de sport... –, au Nigéria avec Transsexuals. Des organisations LGBTI soutiennent aussi les trans en Algérie, au Maroc, au Mozambique, en Zambie, en Namibie, au Rwanda...* »

## Des mouvements s'organisent

De moins en moins isolées, les communautés trans sortent de l'ombre. De Vienne à Chiang Mai en passant par Maputo, des rencontres internationales trans et LGBT se multiplient et, un peu partout, des ONG communautaires émergent. Basée dans la province du Yunnan, Trans China est née en 2006. « *Il existe des organisations de défense des droits de l'homme, de lutte contre le VIH, LGBT, mais nous sommes la seule organisation trans, explique son fondateur, Zhao. Le concept transgenre a été introduit en Chine il y a quelques années seulement. Les gens, y compris les militants gays, lesbiens et des droits de l'homme ne sont pas d'accord sur la définition. Le mouvement en est à ses balbutiements.* »

Aux Etats-Unis, où le mouvement est davantage décentralisé, « *de plus en plus d'associations se créent, constate Mara Keisling, directrice du National Center for Transgender Equality. Certaines ont une approche fédérale, d'autres une approche plus locale. A l'échelle des Etats et des villes, beaucoup de groupes se constituent autour de thématiques spécifiques: santé, VIH, dénonciation du diagnostic psychiatrique... Il y a énormément de ramifications.* » Il est d'ailleurs fréquent de les voir rallier d'autres causes.

En Europe, on recense à peine deux réseaux européens, Ilga<sup>(1)</sup> et Transgender Europe. Pour Cornelia Schneider, présidente de Support trans Strasbourg (STS 67), « *il*

*est très compliqué de construire quelque chose en commun. D'un Etat à l'autre, les positions et les besoins sont différents. L'unité ne se décrète pas, elle se construit!* » A l'inverse, Redlactrans constitue un puissant réseau d'information, d'action et de soutien pour les travestis, transsexuels et transgenres en Amérique latine. Créé en 2005, il est constitué de représentations nationales de 18 pays de l'Amérique latine et des Caraïbes hispanophones.

## Des institutions sensibilisées

Mieux organisés, souvent soutenus par les organismes LGBT, les militants trans interpellent gouvernements et institutions internationales pour faire reconnaître leurs droits. Avec quelques victoires. Le 18 décembre 2008, lors de la célébration du 60<sup>e</sup> anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, 66 pays ont lu une déclaration commune, revendiquant l'arrêt des abus de droits basés sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre. Une première dans l'histoire de l'assemblée générale de l'Onu! Par ailleurs, les principes de Jogjakarta<sup>(2)</sup>, rédigés par un groupe d'experts mandaté par l'Onu et portés à Genève en mars 2007, constituent désormais un cadre de référence des obligations ►



Marche pour les droits des trans, San Francisco, juillet 2008.

© Cory Bess

(1) *International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association (Ilga)*. Skipper Mogapi et Zhao, interviewés dans cet article, sont respectivement membres du secrétariat d'Ilga Afrique et Ilga Asie.

(2) [www.yogyakartaprinciples.org](http://www.yogyakartaprinciples.org)

(3) Directive cadre 2000/78/CE sur l'égalité de traitement en matière d'emploi et de travail. Directive 2006/54/CE relative à la mise en œuvre du principe de l'égalité des chances et de l'égalité de traitement entre hommes et femmes en matière d'emploi et de travail.

► incombant aux Etats en matière de droits humains liés à l'orientation sexuelle et l'identité de genre.

De son côté, la Commission européenne prépare une directive transversale destinée à combattre les discriminations pour les motifs de l'âge, du handicap, de la religion ou croyance et de l'orientation sexuelle, dans tous les domaines de la vie quotidienne. Elle devrait s'ajouter aux directives sur l'égalité de traitement dans l'emploi.<sup>(3)</sup>

### Des Etats qui s'engagent

C'est en Amérique latine que l'on compte le plus grand nombre de lois contre la discrimination basée sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre. En 2008, la Bolivie a révisé sa constitution dans ce sens. En 2007, l'Argentine votait une loi sur l'identité de genre permettant le changement de sexe et de nom sur les registres d'état civil sans pour autant imposer la chirurgie de réassignation sexuelle ou bien l'hormonothérapie. Un mouvement qui se poursuit en Uruguay et dans les villes de Bogota et Mexico. Aux Etats-Unis, 14 Etats et 91 villes disposent de lois anti-discrimination incluant explicitement les personnes transgenres. Les organisations trans regardent l'avenir avec optimisme. « *Barak Obama a fait preuve d'un engagement personnel et politique à l'égard de la communauté trans. Nous avons le soutien de son administration* », se réjouit Mara Keisling.

En Europe, les revendications trans convergent plus particulièrement sur la dépsychiatisation et la refonte du suivi médical pour les parcours trans. En mars 2007,

l'Espagne adoptait une loi sur l'identité de genre, unique en Europe, qui ouvre la possibilité de changer le nom et le sexe sur les registres d'état civil, sans que cette décision dépende d'une opération chirurgicale préalable. « *La primauté du sexe social et psychologique sur l'aspect morphologique est reconnue* », salue Laura Leprince, déléguée de la commission trans de l'association Homosexualités et socialisme (HES), *think-tank* du PS français. « *Même s'il est encore question de "trouble mental", cette loi est une avancée sociale qui offre une sécurité juridique aux trans. Cela contraste avec les principes mal définis et appliqués inégalement par les tribunaux français.* »

### Discriminations et VIH persistent

Mais les violences et les discriminations persistent malgré ces avancées. Aldo Darío Fernández, assesseur au sein de Redlactrans dénonce « *les crimes de haine contre la population trans* » : « *Beaucoup de femmes trans se prostituent et subissent des violences très tôt, explique-t-il. Elles sont particulièrement vulnérables face au VIH/sida.* » En Chine, où la prostitution est illégale, une majorité de trans vit aussi du travail du sexe. « *Lorsqu'elles sont arrêtées et ne peuvent payer l'amende, on les envoie en centre de détention pour environ un an suivre un programme de rééducation* », témoigne Zhao. D'autre part, « *les femmes trans sont très peu prises en compte dans les programmes de lutte contre le sida, ces derniers ciblant principalement les hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes.* »

Aux Etats-Unis, on recense toujours des crimes de haine, et en Europe, les phénomènes de rejet et les problèmes d'accès aux droits, aux soins, à l'emploi, restent monnaie courante. « *Dans certains pays, le taux de chômage des personnes transsexuelles peut atteindre 50%. Certaines sont incapables d'obtenir un emploi et ne trouvent pas d'autre débouché que l'industrie du sexe* », soulignait en janvier dernier Thomas Hammarberg, commissaire des droits de l'Homme du Conseil de l'Europe.

Des législations transphobes perdurent. Au Kenya, en Ouganda, au Zimbabwe ou encore au Nigeria, le transsexualisme est banni par la loi, au même titre que l'homosexualité. Ce genre de dispositions, allant jusqu'à criminaliser l'aide apportée aux groupes touchés par la maladie, représente un frein évident à la lutte contre le VIH/sida. Dans un tel contexte, l'engagement de la société civile s'avère indispensable pour protéger les droits humains des trans. ■

## Les principes de Jogjakarta

TEXTE SUR L'APPLICATION DU DROIT INTERNATIONAL DES DROITS DE L'HOMME EN MATIÈRE D'ORIENTATION SEXUELLE ET D'IDENTITÉ DE GENRE PRÉSENTÉ DEVANT LE CONSEIL DES DROITS DE L'HOMME LE 26 MARS 2007.

**L'orientation sexuelle est comprise comme faisant référence à la capacité de chacun de ressentir une profonde attirance émotionnelle, affective et sexuelle envers des individus du sexe opposé, de même sexe ou de plus d'un sexe, et d'entretenir des relations intimes et sexuelles avec ces individus.**  
**L'identité de genre est comprise comme faisant référence à l'expérience intime et personnelle de son genre profondément vécue par chacun, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance, y compris la conscience personnelle du corps et d'autres expressions du genre, y compris l'habillement, le discours et les manières de se conduire.** ■

[www.yogyakartaprinciples.org](http://www.yogyakartaprinciples.org)

Marjolaine Moreau